

COUP
de
CŒUR



— PAR L'AUTRICE DES BRIDGERTON —

JULIA QUINN

Une héritière en cavale

J'AI
LU
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Julia Quinn

Connue sous le pseudonyme de Julia Quinn, Julie Pottinger naît en 1970 aux États-Unis. Spécialisée dans la Régence, cette très grande dame de la romance a écrit une vingtaine de livres, tous des best-sellers. Surprenant de la part de cette jeune diplômée de Harvard qui a longtemps cherché sa voie avant de publier son premier roman, *Splendide*, à l'âge de 24 ans. Sa vocation trouvée, elle se voit décerner un Rita Award pendant deux années consécutives, et le *Time Magazine* lui a consacré un article. Sa célèbre série *La chronique des Bridgerton* a été traduite en treize langues.

Une héritière
en cavale

DE LA MÊME AUTRICE
AUX ÉDITIONS J'AI LU

La Chronique des Bridgerton

- 1 – *Daphné et le duc*
- 2 – *Anthony*
- 3 – *Benedict*
- 4 – *Colin*
- 5 – *Éloïse*
- 6 – *Francesca*
- 7 – *Hyacinthe*
- 8 – *Gregory*
- 9 – *Des années plus tard*

La chronique des Bridgerton

1 & 2

La chronique des Bridgerton

3 & 4

La chronique des Bridgerton

5 & 6

La chronique des Bridgerton

7 & 8

La chronique des Bridgerton 9

Splendide

L'insolente de Stannage Park

Comment séduire un marquis ?

Trois mariages et cinq prétendants

Quatre filles et un château

Les Bevelstoke

Les carnets secrets de Miranda

Mademoiselle la curieuse

Ce que j'aime chez vous

Les Deux ducs de Wyndham

- 1 – *Le brigand*
- 2 – *M. Cavendish*

Le Quatuor des Smythe-Smith

- 1 – *Un goût de paradis*
- 2 – *Sortilège d'une nuit d'été*
- 3 – *Pluie de baisers*
- 4 – *Les secrets de sir Richard Kenworthy*

Le quatuor des Smythe-Smith

1 & 2

Les Rokesby

- 1 – *À cause de Mlle Bridgerton*
- 2 – *Un petit mensonge*
- 3 – *L'autre Mlle Bridgerton*
- 4 – *Tout commença par un esclandre*

La chronique des Rokesby 1 & 2

La chronique des Rokesby 3 & 4

Mariages à l'écossaise

Les Lyndon

- 1 – *Je t'offrirai la lune*
- 2 – *Je t'offrirai le soleil*

JULIA
QUINN

LES AGENTS DE LA COURONNE - 1

Une héritière
en cavale

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne Busnel*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
TO CATCH AN HEIRESS

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers

© Julie Cotler Pottinger, 1998

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2023

1

contubernale (nom) : qui occupe la même tente ; camarade de tente.

Imaginer que Percy Prewitt soit mon contubernale me donne des boutons.

Dictionnaire personnel de Caroline Trent

Hampshire, Angleterre, 3 juillet 1814

Caroline Trent n'avait pas eu l'intention de tirer sur Percival Prewitt, mais elle l'avait fait, et maintenant il était mort.

Du moins était-ce fort probable, vu la quantité de sang répandu. Il y en avait sur les murs, sur le parquet... Quant aux draps, ils étaient fichus.

Caroline n'était pas très calée en médecine, mais elle était à peu près certaine qu'il était impossible d'être encore en vie après avoir autant saigné.

Elle allait avoir de gros ennuis.

— Enfer...

Elle avait beau être une dame de qualité, elle avait grandi dans des circonstances un peu particulières et son langage laissait parfois à désirer.

— C'est votre faute, dit-elle à l'homme qui gisait sur le sol. Pourquoi m'avez-vous sauté dessus ? Vous ne comprenez pas quand on vous dit non ? J'ai pourtant informé votre père que je ne vous épouserais pas. J'ai même précisé : « Serait-il le dernier crétin sur le sol britannique. »

Irritée contre elle-même, elle faillit taper du pied. Souvent, les mots sortaient trop vite de sa bouche et dépassaient sa pensée. Cela lui occasionnait de gros soucis.

— Ce que je veux dire, c'est que... vous n'êtes pas très malin.

Naturellement, Percy ne répondit pas.

— Et que... je ne vous aurais pas épousé fussiez-vous le dernier... Oh, et puis zut ! Je ne sais même pas pourquoi je vous parle. Vous êtes mort.

Son cœur se serra. Qu'était-elle censée faire, maintenant ? Oliver, le père de Percy, rentrerait d'ici deux petites heures. Il ne fallait pas être diplômé d'Oxford pour supposer qu'il ne serait pas ravi de trouver son fils raide mort sur le plancher.

— C'est sa faute aussi. Pourquoi voulait-il à toute force vous dégoter une héritière ?

Oliver Prewitt était le tuteur de Caroline. Du moins le serait-il encore pendant six semaines, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'elle ait atteint sa majorité. Caroline avait déclenché un compte à rebours dans sa tête depuis le 14 août 1813, jour de son vingtième anniversaire. Encore quarante-deux jours à tenir, et elle pourrait disposer de sa fortune comme elle l'entendait.

Elle ne voulait même pas penser aux sommes que les Prewitt avaient déjà prélevées sur son héritage pour leurs dépenses personnelles.

Jetant le pistolet sur le lit, elle considéra Percy, les poings sur les hanches.

C'est alors... qu'il ouvrit les yeux.

— Aaaaaaaaah ! cria Caroline, avant de se ruer sur le pistolet.

— Espèce de sale g...

— Chut ! Ne le dites pas. Je suis toujours armée.

— Vous n'oseriez pas..., haleta Percy, la main crispée sur son épaule ensanglantée.

— Pardon, mais il me semble que la preuve est faite.

Il se mit à tousser, jura, puis leva un regard furieux vers Caroline.

— J'ai dit à mon père que je ne voulais pas vous épouser. Bon sang, passer le reste de mes jours avec vous... Je deviendrais cinglé ! Si toutefois vous ne m'abattiez pas avant.

— Si vous ne vouliez pas m'épouser, pourquoi avez-vous essayé de me violer ?

Il tenta de hausser les épaules et poussa un cri de douleur.

— Vous avez beaucoup d'argent, mais franchement je trouve que ça ne vaut pas le coup.

— Vous feriez bien de le dire à monsieur votre père.

— Il a menacé de me déshériter si je ne vous contraignais pas au mariage.

— Et vous ne pouviez pas lui tenir tête, une fois dans votre vie ? Vous êtes pathétique !

Percy lui jeta un regard menaçant, mais dans son état il ne pouvait pas vraiment lui faire payer l'insulte.

— Je devrais m'exiler en Amérique. Je préfère encore épouser une sauvage, grogna-t-il.

Caroline l'ignora. Percy et elle étaient à couteaux tirés depuis qu'elle était venue vivre chez les Prewitt, un an et demi plus tôt. Percy filait doux sous l'autorité de son père et ne retrouvait un semblant de virilité que lorsque ce dernier quittait la maison. Malheureusement, cela ne l'empêchait pas d'être méchant et mesquin. Et, de l'avis de Caroline, ennuyeux comme la pluie.

— J'imagine qu'il va falloir que je vous sauve, maintenant, grommela-t-elle. Je ne vais quand même pas risquer la potence pour vous.

— Trop aimable.

Caroline attrapa un oreiller et le dégagea de sa taie, dont elle fit un bouchon. Il s'agissait d'un lin de la plus haute qualité, nota-t-elle, sans doute acheté avec *son* argent.

Penchée sur Percy, elle pressa ce pansement improvisé contre la plaie.

— Il faut stopper l'hémorragie. La balle est-elle ressortie ?

Percy grimaça.

— Comment voulez-vous que je le sache ? Ça fait un mal de chien, mais j'ignore si c'est pire quand la balle reste coincée dans le muscle.

— Je suppose que c'est douloureux dans les deux cas, soupira Caroline.

Elle le fit pivoter pour jeter un coup d'œil à son dos.

— Je crois qu'elle a traversé. Vous avez un trou de l'autre côté.

— Tant qu'à faire, vous avez préféré me blesser deux fois. Ça ne m'étonne pas de vous.

— Qu'espérez-vous donc en me demandant de vous apporter du thé dans votre chambre pour soigner un rhume imaginaire ? Et en me sautant dessus dans la foulée ?

— Je ne savais pas que vous aviez un pistolet !

— J'en ai toujours un sur moi depuis que... Oh, peu importe.

— Je... je n'avais pas vraiment l'intention de vous violer, marmonna Percy.

— Et j'étais censée le savoir ?

— Vous savez bien que vous ne me plaisez pas.

— Oui, contrairement à mon héritage, qui, lui, vous plaît beaucoup, railla-t-elle en appliquant le

linge sur la blessure avec un peu plus de vigueur que nécessaire.

Percy tressaillit.

— Cela ne compense pas. Vous êtes bien trop autoritaire, vous n'êtes même pas jolie, et vous êtes une vipère.

Caroline pinça les lèvres. Il était vrai qu'elle n'avait pas la langue dans sa poche. Orpheline à l'âge de dix ans, elle avait vite appris que son esprit était son seul moyen de défense envers la kyrielle de tuteurs qui s'étaient succédé auprès d'elle.

Il y avait tout d'abord eu George Liggett, le cousin germain de son père. Il n'était pas franchement méchant, mais ne savait que faire de cette enfant qui lui arrivait dans les pattes. Il lui avait souri – une fois –, lui avait dit qu'il était ravi de faire sa connaissance, puis l'avait envoyée à la campagne sous la férule d'une nounou et d'une gouvernante. Par la suite, il l'avait totalement ignorée.

Puis George était mort, et la tutelle était passée entre les mains de son cousin. Niles Wickham était un vieux grippe-sou qui avait tout de suite pensé qu'une pupille ferait une excellente bonniche. Il avait aussitôt confié à Caroline une liste de corvées longue comme le bras. Elle avait fait la cuisine, le ménage, le repassage, ciré les meubles, frotté les parquets, passé le balai... En résumé, elle avait tout fait, sauf dormir.

Mais Niles s'était étouffé avec un os de poulet et s'était effondré, le visage violacé.

Le tribunal avait été bien embarrassé au moment de statuer sur le sort de Caroline. À quinze ans, elle était trop riche et bien élevée pour être simplement jetée à l'orphelinat. On l'avait donc confiée à Archibald Prewitt, un cousin éloigné de Niles, un type lubrique aux mains baladeuses.

C'est à cette période que Caroline avait pris l'habitude d'avoir une arme sur elle en toutes circonstances.

Mais Archibald avait le cœur fragile, et Dieu merci elle n'avait vécu que six mois chez lui, avant d'assister à ses obsèques et d'être expédiée chez son frère cadet.

Albert n'était pas un mauvais bougre quand il était sobre, mais le reste du temps, il avait la main leste. Caroline avait appris à courir vite et à bien se cacher. Un jour, dans un accès de fureur avinée, Albert avait donné un coup de pied à son cheval qui le lui avait immédiatement rendu. En pleine face.

À ce stade, Caroline s'était habituée aux déménagements. Dès que le médecin avait recouvert d'un drap le visage tuméfié d'Albert, elle avait fait sa valise et attendu la prochaine décision du juge.

C'est ainsi qu'elle avait atterri chez le benjamin des Prewitt, Oliver, qui avait un fils, Percy. Celui-là même dont elle venait de trouer l'épaule.

Dans un premier temps, elle avait cru qu'Oliver Prewitt était le meilleur du lot... avant de comprendre combien il était cupide. Sa pupille étant riche, il avait décidé de faire main basse sur sa fortune en la mariant à son fils, et peu importait que les principaux intéressés ne soient pas d'accord.

Il avait harcelé Percy qui, par veulerie, avait fini par accepter. Puis il avait entrepris de convaincre Caroline.

Par « convaincre », il fallait entendre : lui crier dessus, la gifler, la priver de nourriture, l'enfermer dans sa chambre. Et finalement il avait ordonné à Percy de l'engrosser pour qu'elle n'ait plus le choix.

— Je préfère encore élever un bâtard qu'un Prewitt, marmonna Caroline.

— Pardon, que dites-vous ?

— Rien.

Il préféra changer de sujet.

— Vous allez devoir vous en aller, vous savez ?

— Oui, j'ai bien compris.

— Mon père m'a dit que si je ne vous faisais pas un enfant, il s'en chargerait lui-même.

— Pardon ? fit Caroline avec un haut-le-cœur.

— Vous devez disparaître je ne sais où jusqu'à votre vingt et unième anniversaire, c'est-à-dire... euh...

— Dans six semaines, murmura Caroline.

— Le pouvez-vous ?

— Quoi ? Me cacher ?

— Oui.

— Il va bien falloir, non ? Mais j'ai besoin d'argent. J'ai un peu d'économies de côté, mais je n'aurai pas accès à mon héritage avant mon anniversaire.

Elle enleva le bouchon de linge pour vérifier que le sang avait cessé de couler.

— Je peux vous en donner un peu, dit Percy.

— Je vous rembourserai. Avec intérêts.

— Parfait. Il ne faut pas traîner alors.

Caroline écarquilla les yeux et jeta un regard autour d'elle.

— Mais tout ce sang... Nous devons nettoyer.

— Ne vous occupez pas de cela. Vous m'avez tiré dessus, cela me donne une excuse pour vous avoir laissée partir.

— Un jour, il faudra que vous teniez tête à votre père, vous savez ?

— Ce sera plus facile quand vous aurez déguerpi. Il y a une gentille petite au village voisin que j'ai l'intention de courtiser. Elle est douce et bien plus gironde que vous.

Caroline ne put s'empêcher de plaindre la pauvre fille.

— J'espère que tout ira bien pour vous, mentit-elle.

— Je sais que vous mentez, mais je m'en fiche. Du moment que vous partez...

— Vous ne savez pas combien j'ai hâte, mon cher Percy !

Contre toute attente, il sourit. Pour la première fois depuis dix-huit mois, Caroline ressentit une sorte de connexion avec ce garçon qui avait presque le même âge qu'elle.

— Où irez-vous ? demanda-t-il.

— Il vaut mieux que vous ne le sachiez pas. Comme ça, votre père ne pourra pas vous le faire avouer.

— Bien vu.

— En outre, je n'en ai pas la moindre idée. Je n'ai plus de famille, c'est même pour cette raison que je suis venue chez vous. Mais cela fait dix ans que je dois me défendre contre mes chers tuteurs, aussi je pense être en mesure de me débrouiller dans le vaste monde pendant six semaines.

— Si une femme en est capable, c'est bien vous.

Caroline haussa les sourcils.

— Serait-ce un compliment ? Je suis stupéfaite.

— Non, pas du tout. Quel homme voudrait d'une femme qui n'a pas besoin de lui ?

— Le genre d'homme qui ne vit pas sous la coupe de son père, peut-être ?

Percy se renfrogna et désigna la commode d'un coup de menton.

— Ouvrez le tiroir du haut... Non, celui de droite.

— Percy, ce sont vos sous-vêtements ! s'exclama Caroline en refermant vivement le tiroir, la mine dégoûtée.

— Vous voulez de l'argent, oui ou non ? C'est là que je cache mes économies.

— Bonne idée, car il ne viendrait à l'idée de personne d'aller fouiller là-dedans. Peut-être que si vous preniez un bain plus souvent...

— Miséricorde, j'ai tellement hâte que vous disparaissiez ! Vous êtes la fille du diable, Caroline Trent. Une vraie plaie d'Égypte ! Une calamité ! Une...

— Oh, taisez-vous donc.

À contrecœur, Caroline rouvrit le tiroir. Malgré elle, elle se sentait blessée par les attaques de Percy. Qui avait envie d'être comparé à une invasion de sauterelles ? À une épidémie de furoncles ? D'être accusé de faire pleuvoir la grêle et de répandre les ténèbres ? De changer l'eau des fleuves en sang ?

— Où est l'argent ?

— Dans un bas... Non, le noir... Pas celui-là... Oui, celui-ci.

Caroline retira quelques pièces et billets dudit bas de soie.

— Bonté divine, Percy, il y a une centaine de livres ! D'où tenez-vous cette fortune ?

— J'économise depuis un moment. Et je chipe une pièce de temps en temps sur le bureau de mon père. Du moment que c'est une petite somme, il ne s'en aperçoit pas.

Caroline avait du mal à le croire. Oliver Prewitt était obsédé par l'argent.

— Prenez-en la moitié.

— Comment ça, la moitié ? Ne soyez pas stupide. Je dois me cacher pendant six semaines, j'aurai forcément des dépenses imprévues.

— Moi aussi, je peux en avoir.

— Au moins vous avez un toit au-dessus de votre tête.

— Cela risque de changer quand mon père découvrira que vous m'avez filé entre les doigts.

Caroline dut lui concéder ce point. Oliver Prewitt n'allait sûrement pas être content.

Elle remit la moitié de l'argent dans le bas.

— Votre blessure ne saigne plus ?

— Vous ne serez pas inculpée de meurtre, si c'est cela qui vous tracasse.

— Vous aurez peut-être du mal à le croire, mais je n'ai pas envie que vous mouriez. Je ne veux pas vous épouser, et je me moque bien si je ne vous revois jamais de toute ma vie, mais je ne souhaite pas votre mort, Percy.

Il la considéra et, l'espace d'un instant, elle crut qu'il allait se radoucir. Mais, finalement, il ricana.

— Vous avez raison, j'ai du mal à le croire.

Décidée à ne plus céder au sentimentalisme, Caroline se dirigea vers la porte sans plus attendre.

La main sur la poignée, elle s'immobilisa.

— Nous nous reverrons dans six semaines, quand je viendrai prendre possession de mon héritage.

— Et me rembourser, lui rappela-t-il.

— Avec intérêts, précisa-t-elle avant qu'il ait le temps de le faire lui-même.

— Parfait.

— Toutefois, reprit Caroline, réfléchissant à voix haute, il y a sûrement un moyen de gérer la paperasse sans que je sois obligée de revenir. Par l'intermédiaire d'un avocat, par exemple.

— Oui, ce sera encore mieux.

Avec un soupir irrité, elle sortit.

Percy ne changerait jamais. Il était grossier, égoïste, et même s'il était légèrement moins désagréable que son père, cela ne l'empêchait pas d'être un fieffé butor.

Elle monta dans sa chambre, située au deuxième étage. Bizarrement, ses tuteurs l'avaient toujours reléguée le plus près possible du grenier. De fait, Oliver lui avait alloué un réduit poussiéreux sous les combles. Mais s'il avait cru la rendre plus docile en réduisant son confort, il s'était trompé. Caroline aimait sa petite chambrette sous les toits. On y entendait la pluie crépiter sur les ardoises et, au printemps, elle voyait par la lucarne les branches des arbres bourgeonner. Des oiseaux nichaient tout près et, de temps en temps, un écureuil courait sur la corniche.

Elle glissa ses maigres possessions dans un sac, s'arrêta un instant pour jeter un coup d'œil au-dehors. Il avait fait beau toute la journée, et le ciel était encore dégagé. La nuit serait étoilée, ce qui lui parut de bon augure. Elle avait peu

de souvenirs de sa mère, mais se rappelait qu'en été, le soir, elles se blottissaient l'une contre l'autre pour admirer le firmament.

— Regarde cette étoile, murmurait Cassandra Trent à l'oreille de sa fille. C'est la plus brillante de toutes. Et tu vois là-bas... la Grande Ourse ? Chaque étoile est particulière. Tu le savais ? Elles ont peut-être l'air de se ressembler, mais elles sont toutes distinctes. Comme toi : tu es une petite fille semblable à nulle autre. Ne l'oublie jamais, Caroline.

À l'époque, Caroline était trop jeune pour se rendre compte que sa mère était en train de mourir, mais aujourd'hui elle chérissait cet ultime cadeau que lui avait fait Cassandra. Car même dans les moments de profond désespoir – et, durant les dix dernières années, il y en avait eu beaucoup –, elle n'avait qu'à lever les yeux vers le ciel pour être apaisée.

Si une étoile clignotait, elle se sentait en sécurité, au chaud. Peut-être pas autant que quand elle était pelotonnée sur les genoux de Cassandra, néanmoins ce spectacle scintillant lui rendait espoir et lui donnait la force de se relever.

Elle balaya la chambre du regard une dernière fois pour s'assurer qu'elle n'avait rien oublié, jeta quelques bougies au suif dans son sac, au cas où elle en aurait besoin, puis s'en alla.

La maison était silencieuse. Les domestiques avaient été libérés pour la soirée, sans doute pour

que Percy ait le champ libre. Oliver pensait à tout. Caroline s'étonnait juste qu'il n'ait pas eu recours plus tôt à cette tactique. Sans doute avait-il cru pouvoir la contraindre aisément, mais la date de son anniversaire approchant, il avait choisi une méthode de persuasion plus expéditive.

Caroline se sentait elle aussi aux abois. Elle préférait mourir plutôt que d'épouser Percy. Cela semblait mélodramatique, mais c'était vrai. L'idée de l'avoir à ses côtés chaque jour durant le reste de sa vie... pire, de devoir l'écouter parler... c'était tout simplement insupportable.

Elle traversait le hall quand son regard tomba sur le candélabre en argent massif posé sur la console.

Oliver venait de l'acquérir et s'était rengorgé toute la semaine en vantant sa grande valeur et la finesse du travail de l'orfèvre. Caroline avait fulminé intérieurement en songeant qu'avant d'être son tuteur il n'avait pas eu les moyens de s'offrir de si beaux objets.

Et dire qu'elle aurait volontiers partagé sa fortune si elle avait trouvé un foyer accueillant et une famille aimante, des gens qui auraient vu autre chose en elle qu'un compte bancaire ambulante !

Sur un coup de tête un peu revanchard, elle subtilisa les belles chandelles à la cire d'abeille, qu'elle remplaça par les bougies au suif. Après tout, elle aussi avait droit au meilleur.

Elle se retrouva dehors, remercia le Ciel qu'on soit en été et que la température soit clémente, puis partit d'un bon pas dans l'allée.

Elle aurait préféré voyager à cheval – plus vite elle quitterait le Hampshire, mieux ce serait –, mais Oliver n'en avait que deux et les avait pris pour se rendre en voiture chez le voisin, afin de disputer sa partie de cartes hebdomadaire.

Il fallait voir le bon côté des choses : à pied, il était plus facile de se cacher. Évidemment, si elle croisait des malandrins... À cette pensée, elle frissonna. Une femme seule se faisait vite repérer. Il aurait été plus malin de s'habiller en homme, mais elle n'en avait pas eu le temps. Elle avait juste dissimulé sa chevelure châtain sous une coiffe blanche.

Parvenue au premier embranchement, elle s'interrogea. Devait-elle suivre la côte jusqu'au prochain port ? Ce n'était pas si loin. Si elle prenait le bateau, elle pourrait viser une destination éloignée, un endroit où jamais Oliver n'irait la dénicher et où elle n'aurait plus qu'à patienter pendant six semaines.

Oui, c'était une bonne idée. Néanmoins, elle ne pouvait pas continuer à marcher sur la grand-route, où elle finirait fatalement par croiser quelqu'un.

Elle coupa donc à travers champs en direction du sud. Portsmouth n'était qu'à quinze miles. En marchant vite, elle y serait au matin. Il lui suffirait alors d'acheter un billet pour rejoindre

un autre comté d'Angleterre. Ce n'était pas la peine de partir à l'étranger alors qu'elle n'avait que six semaines à attendre.

Que ferait-elle durant tout ce temps ? Elle vivait en marge de la société depuis si longtemps qu'elle aurait du mal à trouver du travail dans un milieu respectable. Elle pouvait toujours postuler à un emploi de gouvernante, mais cela ne courait pas les rues, et l'idée de se faire engager puis de quitter son poste six semaines plus tard la mettait franchement mal à l'aise.

Elle savait aussi cuisiner, entretenir une maison... Alors peut-être pourrait-elle se faire embaucher dans une auberge ou une pension de famille, où elle serait logée et nourrie ? Cette perspective ne l'emballait guère, mais à la guerre comme à la guerre.

La priorité était de s'éloigner du Hampshire.

Elle pressa le pas. Sous ses semelles, l'herbe était douce et sèche. Heureusement, des bosquets d'arbres la séparaient de la route principale. Elle avançait vite, dans un silence seulement troublé par le son de ses pas, quand soudain...

Qu'est-ce que c'était que ce bruit ?

Le cœur battant, Caroline se retourna vivement. Rien. Pourtant, elle aurait juré avoir entendu...

— C'était sûrement un hérisson ou un lièvre, tenta-t-elle de se rassurer à mi-voix. Continue, ne t'arrête pas. Il faut être à Portsmouth demain matin.

Elle reprit sa marche d'un pas encore plus rapide, jusqu'à avoir le souffle court. Puis, tout à coup...

De nouveau, elle fit volte-face, glissant d'instinct la main dans sa poche, où elle avait glissé son pistolet. Cette fois, elle en était sûre, elle avait entendu un bruit !

— Je sais que vous êtes là, lança-t-elle avec une assurance qu'elle était loin de ressentir. Sortez ! Montrez-vous, espèce de lâche !

Il y eut un froissement de feuillage, et une silhouette masculine émergea du couvert des arbres.

L'homme était habillé de noir de la tête aux pieds. Même sa chevelure était aile de corbeau. Il était grand, large d'épaules, terrifiant.

Et il pointait un pistolet droit sur son cœur.

2

pugnace (adjectif) : qui aime le combat ; prêt à en découdre, belliqueux.

Je suis pugnace quand on me cherche des noises.

Dictionnaire personnel de Caroline Trent

Blake ne savait pas trop à quoi il s'était attendu, mais certainement pas à *cela*.

Il pensait tomber sur une créature rouée, manipulatrice, pas sur cette fille qui le regardait droit dans les yeux, redressée de toute sa taille.

Elle avait une bouche... très particulière. Il aurait été bien en peine de dire pourquoi, à part que sa lèvre supérieure était délicieusement renflée et...

— Auriez-vous l'amabilité de baisser votre pistolet ?

Consterné par le tour qu'avaient pris ses pensées, Blake se ressaisit.

— C'est ce que vous voudriez, hein ?

— Eh bien, oui. Non que j'aie une aversion pour les armes. Elles sont souvent très utiles, par exemple pour chasser. Mais je n'apprécie pas qu'elles soient braquées sur moi et...

— Silence !

Blake l'étudia un instant. Quelque chose clochait. Carlotta de Leon était espagnole. Ou du moins à moitié espagnole. Cette fille avait l'air anglaise jusqu'au bout des ongles. Elle n'était pas franchement blonde, plutôt châtain clair, et même dans la pénombre on voyait qu'elle avait les yeux bleu-vert. Sans parler de son accent cultivé, typique de l'élite britannique.

Pourtant, il l'avait vue se glisser hors du domicile d'Oliver Prewitt. En pleine nuit. C'était forcément Carlotta de Leon. Il n'y avait pas d'autre explication possible.

Blake – missionné par le bureau de la Guerre, qui techniquement n'était pas son employeur, mais lui donnait quand même des ordres et occasionnellement le rétribuait – surveillait Oliver Prewitt depuis près de six mois. Les autorités locales savaient depuis un moment que Prewitt faisait de la contrebande de cognac et de soieries, mais depuis peu on le soupçonnait également de transporter les messages secrets des espions de Napoléon entre l'Angleterre et la France.

Son bateau mouillait près d'une crique située entre Portsmouth et Bournemouth. Au début,

les autorités n'avaient pas vraiment prêté attention à son petit trafic. La plupart des espions faisaient la traversée en partant du Kent, plus proche des rives françaises. Mais c'était justement une bonne tactique pour passer inaperçu, et le bureau de la Guerre craignait maintenant que les Français ne se servent de Prewitt pour échanger des informations sensibles.

Un mois plus tôt, on avait découvert que le contact de Prewitt s'appelait Carlotta de Leon, une espionne mi-anglaise, mi-espagnole, réputée très dangereuse.

Blake avait été sur le qui-vive dès qu'il avait su que Prewitt avait donné congé à ses domestiques pour la soirée. Ce n'était vraiment pas dans ses habitudes. Il se tramait quelque chose.

Ses soupçons avaient été confirmés quand il avait vu la fille se glisser hors de la maison en pleine nuit. Elle lui avait semblé très jeune, mais ses airs innocents ne l'abusaient pas. Il était trop expérimenté pour se faire avoir par une intrigante qui devait s'entraîner devant le miroir à paraître aussi candide que possible.

Ses longs cheveux étaient rassemblés en une natte enfantine qui dépassait de sa coiffe blanche. Et ses joues fraîches étaient roses comme...

Du coin de l'œil, il vit sa main menue glisser vers sa poche. Son instinct reprit le dessus, et il plongea en avant, lui saisit le poignet de sa main gauche tout en se laissant tomber sur elle de tout son poids.

Il sentit la douceur de ses courbes féminines et la dureté du pistolet caché au fond de sa poche. Ses doutes s'envolèrent dans l'instant. C'était bien Carlotta de Leon.

Rapidement, il lui confisqua le pistolet, qu'il glissa dans sa ceinture, puis se releva d'un bond en la laissant étalée par terre.

— Vous manquez de subtilité, ma chère.

— Vous trouvez ? C'est que je n'ai pas beaucoup d'entraînement, même si j'ai dû à plusieurs reprises me défendre...

Sa phrase s'acheva dans un marmonnement inintelligible, sans qu'il puisse déterminer si elle s'adressait à lui ou si elle se parlait à elle-même.

— Cela fait presque un an que je vous cherche, jeta-t-il.

— Un an ? répéta-t-elle, les yeux écarquillés.

— Je n'ai appris votre nom que le mois dernier. Et maintenant que je vous tiens, je ne vais pas vous lâcher.

— Non ?

Blake lui lança un regard irrité. À quoi jouait-elle ?

— Vous me prenez pour un idiot ?

— Pas du tout. Je sors justement d'un nid d'idiots, je sais les reconnaître, je vois bien que vous n'appartenez pas à cette catégorie. Mais j'espère quand même que vous n'êtes pas très bon tireur.

— Je ne rate jamais ma cible.

Elle soupira.

— C'est bien ce que je craignais. Cela vous dérange si je me relève ?

— Je préfère que vous restiez par terre.

— Je m'en doutais aussi. Et j'imagine que vous n'allez pas me laisser partir ?

— Ne rêvez pas, dit-il avec un rire bref. Votre carrière d'espionne est terminée, ma jolie.

— Ma... quoi ?

— Le gouvernement sait tout de vous, mademoiselle Carlotta de Leon. Et vous allez vite vous rendre compte que nous ne sommes pas tendres avec les espions espagnols.

Une expression de parfaite incrédulité se peignit sur les traits de la jeune femme. Elle était vraiment bonne comédienne.

— Le gouvernement sait tout de moi, dites-vous ? Mais attendez... de qui ?

— Ne jouez pas au plus fin avec moi, mademoiselle de Leon. Vos talents sont connus des deux côtés de la Manche.

— J'en suis flattée, mais je pense qu'il y a méprise...

— Non, aucune. Je vous ai vue quitter Prewitt Hall.

— Certes, mais...

— En pleine nuit, alors que la maison était vide. Vous ne saviez pas qu'elle était surveillée, n'est-ce pas ?

— En effet, je l'ignorais. Depuis quand ?

— Deux semaines.

Caroline comprenait mieux. Elle avait passé les quinze derniers jours à Bath, à prendre soin de la tante d'Oliver qui était malade. Elle était rentrée dans l'après-midi.

— Cela a suffi à confirmer nos soupçons, ajouta l'inconnu.

— Vos soupçons ?

De quoi diable parlait-il ? S'il était fou, ce n'était pas une bonne nouvelle, car il pointait toujours son pistolet sur elle.

— Nous avons assez de preuves pour inculper Prewitt. Votre témoignage l'enverra à la potence. Et vous, ma chère, allez faire un beau voyage en Australie.

Caroline retint un petit cri de joie. Oliver trem-pait dans une affaire d'espionnage ? Oh, quelle chance ! Cela tombait à pic. Elle aurait dû se douter que son tuteur était un criminel.

Elle réfléchissait à toute allure. En dépit de ce qu'affirmait l'homme en noir, elle doutait qu'Oliver, quoi qu'il ait fait, soit pendu pour ses méfaits. Mais peut-être irait-il en prison, à moins qu'il ne soit condamné aux travaux forcés. Ou bien...

— Mademoiselle de Leon ?

— Qu'a-t-il fait ? demanda-t-elle, tout excitée.

— Écoutez, je commence à en avoir assez de votre petite comédie. Vous allez venir avec moi. Tout de suite.

Il s'était baissé pour la saisir par le poignet.

— Mais...

— Plus un mot, à moins que vous ne souhaitiez passer aux aveux.

— Mais...

— Stop !

Il la réduisit au silence en lui fourrant un mouchoir dans la bouche.

— Vous aurez tout loisir de parler plus tard, mademoiselle de Leon.

Caroline couina furieusement tandis qu'il lui liait les poignets à l'aide d'une corde. Puis il glissa deux doigts dans sa bouche et émit un bref sifflement. À la grande surprise de Caroline, un magnifique hongre noir sortit des bois dans un trot gracieux.

L'homme en noir la saisit par la taille et la jucha à califourchon sur la selle.

— Mmmmmm... mmmmm ! protesta-t-elle.

— Quoi ? Ah, vos jupes sont coincées ? Voulez-vous que je les coupe ?

Elle le fusilla du regard.

— Bon, alors je vais devoir prendre quelques libertés.

Il tira sur le tissu pour dégager les plis, puis les arrangea pour qu'ils couvrent plus ou moins ses mollets.

— Désolé, je n'ai pas pensé à emporter une selle d'amazone. Mais, croyez-moi, ce n'est pas si terrible si je vois vos jambes. Vous avez des problèmes bien plus graves.

Elle lui flanqua un coup de pied dans la poitrine. Il referma une main de fer sur sa cheville.

— Je vous déconseille de faire ça à un homme armé.

Caroline détourna la tête d'un air dédaigneux. Cette farce n'avait que trop duré. Dès qu'elle serait débarrassée de ce maudit bâillon, elle informerait cet individu qu'elle n'avait jamais entendu parler de Mlle de Leon. Elle le traînerait en justice, et bientôt il supplierait les juges de faire preuve de clémence.

En attendant, elle n'allait sûrement pas lui faciliter les choses.

Dès qu'il se mit en selle, elle lui décocha un coup de coude dans les côtes.

— Quoi encore ?

Elle haussa les épaules.

— Recommencez et je vous fourre un deuxième mouchoir dans la bouche. Et celui-là sera bien moins propre.

« Comme si c'était possible ! » songea Caroline avec rancœur. Dieu sait où avait traîné ce bout de tissu avant d'atterrir entre ses dents.

Elle tourna la tête pour foudroyer du regard son ravisseur, qui ne parut guère impressionné et se contenta de ricaner avant de lancer le hongre dans un galop souple.

Caroline se rendit compte qu'ils ne partaient pas en direction de Portsmouth et qu'ils ne revenaient pas non plus vers Prewitt Hall. Elle aurait applaudi des deux mains si celles-ci n'avaient été entravées. Cet individu la prenait peut-être

pour une espionne, mais il serait toujours temps de le détromper une fois qu'il l'aurait emmenée loin d'ici.

Très loin, de préférence.

En attendant, elle allait se tenir tranquille.

Une demi-heure plus tard, Blake Ravenscroft mit pied à terre devant Seacrest Manor, sa résidence du Dorset proche de Bournemouth.

Carlotta de Leon n'avait pas l'air commode, mais depuis qu'ils avaient pris la route de la mer, elle semblait s'être résignée à son sort. Elle avait cessé de résister, n'avait pas tenté de s'échapper. En fait, elle avait été si sage que Blake avait failli lui enlever son bâillon. Son côté chevaleresque, sans doute, qui ressortait un peu trop souvent à son goût. Toutefois, il n'avait pas cédé à cette impulsion.

Le marquis de Riverdale, son plus proche ami et partenaire dans la lutte contre le crime, avait déjà eu affaire à cette femme. Il avait mis Blake en garde : elle était perfide et sans scrupules. Il n'était pas question de se laisser attendrir.

Il la fit descendre de cheval et l'entraîna vers la maison en la tenant fermement par le bras. Il n'employait que trois domestiques, qui étaient tous d'une discrétion exemplaire et avaient l'habitude de voir passer d'étranges visiteurs au beau milieu de la nuit.

Ils traversèrent le hall, et Mlle de Leon le suivit sans broncher dans l'escalier. Blake

l'emmena au dernier étage et la poussa dans une chambre. Celle-ci était de taille modeste, mais confortable.

— Au cas où vous caresseriez l'idée de vous échapper, sachez que cette porte a deux serrures, dit-il en montrant les deux clés. Et la fenêtre est à quinze mètres du sol. Je ne vous conseille pas de sauter.

Elle haussa les épaules, comme pour dire qu'une idée aussi stupide ne lui aurait jamais traversé l'esprit.

Irrité par sa nonchalance, Blake lui attacha les poignets à une colonne du lit.

— J'ai à faire. Surtout, ne tentez rien de stupide, dit-il encore.

Elle lui sourit – ce qui, avec ce bâillon crasseux, relevait de l'exploit. Il ravala un juron. Son attitude étrange le déstabilisait.

Il vérifia la solidité de ses liens, puis inspecta rapidement la pièce pour s'assurer qu'il n'y traînait aucun objet susceptible de servir d'arme. Il savait que l'Espagnole avait de la ressource, et il ne voulait surtout pas la sous-estimer.

Il empocha une plume et un presse-papiers, déplaça la chaise dans le couloir. Il doutait que Mlle de Leon soit assez forte pour la fracasser, mais elle pouvait éventuellement arracher un pied, et un bout de bois pointu était capable de faire des dégâts.

Il retourna dans la chambre.

— Si vous cachez une arme, autant me la donner tout de suite, parce que je vais être obligé de vous fouiller, dit-il, les mains sur les hanches.

Elle eut un sursaut, et une lueur horrifiée passa dans ses yeux. « Ah, enfin une réaction ! » songea-t-il avec satisfaction. Il l'avait offensée. Ou alors elle avait vraiment un don pour la comédie.

— Alors ? Je vous garantis que je vais devenir bien plus méchant si je découvre que vous avez voulu me dissimuler quelque chose.

Elle secoua frénétiquement la tête en tirant sur ses liens, comme pour essayer de mettre le plus de distance possible entre eux.

— Sachez que ça ne me fait pas plaisir non plus, marmonna-t-il en s'approchant.

Elle ferma les yeux, l'air misérable. Il ne devait pas se laisser amadouer. Une femme pouvait être aussi dangereuse qu'un homme, il avait eu l'occasion de l'apprendre en sept années passées au service du bureau de la Guerre. Pourtant, il devait se faire violence. On l'avait élevé dans le respect des dames.

Il libéra ses poignets un bref instant pour lui permettre d'ôter son manteau, inspecta rapidement les poches, qui ne contenaient rien de particulier, hormis une cinquantaine de livres en pièces et billets ; une somme plutôt dérisoire pour une criminelle de son acabit.

Puis il s'intéressa à sa besace, dont il renversa le contenu sur le lit. Deux bougies – Dieu seul

savait ce qu'elle avait l'intention de faire avec ça –, une brosse à cheveux en argent, une petite bible, un carnet relié de cuir et quelques sous-vêtements qu'il n'osa pas toucher.

Après tout, même les espionnes avaient droit à un minimum d'intimité.

Il saisit la bible, la feuilleta pour être sûr qu'elle n'avait rien caché entre les pages. Puis il jeta un coup d'œil au carnet.

Celui-ci contenait d'étranges annotations.

— Alacrité. Diacritique. *Umlaut*, lut-il à voix haute. Contubernal. Pugnace...

Il fronça les sourcils. Il y avait là plusieurs pages de mots que seul un éminent linguiste pouvait s'amuser à utiliser.

— Qu'est-ce que c'est ?

Elle secoua la tête pour lui signifier qu'elle était incapable de lui répondre.

— Ah oui. Je vais vous enlever votre bâillon, mais tout d'abord... Bon, si vous restez tranquille, j'en aurai fini plus vite.

Il la vit se raidir et s'efforça d'ignorer sa détresse. Rapidement, il la palpa, puis se redressa.

— Voilà, c'est fait. J'avoue que je suis surpris que vous vous promeniez seulement armée d'un pistolet.

Les paupières plissées, elle le fixait avec colère.

— Je vais enlever votre bâillon. Mais si vous criez, je le remets aussitôt. C'est clair ?

Elle hocha sèchement la tête et toussa quand il la délivra du bâillon.

— De toute façon, personne ne m'entendrait si je criais, marmonna-t-elle.

— C'est vrai. Alors, ce carnet ? De quoi s'agit-il ?

Elle haussa les épaules.

— Mon père m'a toujours encouragée à étendre mon vocabulaire.

Blake lui jeta un regard incrédule, puis se remit à feuilleter le carnet. Il s'agissait forcément d'un code secret qu'on devait pouvoir déchiffrer grâce à une clé.

Mais il était fatigué, et il savait déjà qu'elle n'était pas prête à lui livrer une information aussi capitale.

— Nous en reparlerons demain, décida-t-il en jetant le carnet sur le lit.

De nouveau, elle haussa les épaules.

Il serra les dents.

— Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ?

Caroline se frotta les yeux. Il ne fallait pas qu'elle se mette ce type à dos. Il n'avait pas l'air commode et, même si la fouiller l'avait visiblement mis mal à l'aise, elle le croyait tout à fait capable de s'en prendre physiquement à elle s'il l'estimait nécessaire.

De quelque façon que ce soit.

Elle jouait un jeu dangereux et le savait. Elle devait se débrouiller pour rester ici le plus longtemps possible. Jamais elle ne trouverait une chambre aussi douillette ailleurs. Il fallait donc